

Le feu sous la cendre *Flandres* de Bruno Dumont

Gérard Grugeau

Numéro 132, juin–juillet 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/13264ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Grugeau, G. (2007). Compte rendu de [Le feu sous la cendre / *Flandres* de Bruno Dumont]. *24 images*, (132), 65–65.

Le feu sous la cendre

par Gérard Grugeau

Après un détour par le désert sauvage californien (*Twentynine Palms*), Bruno Dumont revient à la terre des origines, au premier paysage archaïque, celui des Flandres, où son cinéma métaphysique, travaillé par le cheminement de la grâce, creuse sans complaisance, entre nature et culture, le sillon de sa propre catharsis dans la matière rugueuse du monde. Bousculant notre regard, *Flandres* n'est pas plus aimable que les précédents opus de l'auteur de *La vie de Jésus*. Liés organiquement à la terre par leurs racines charnelles, les corps des personnages assujettis à leurs pulsions s'y débattent à nouveau sous les rumeurs d'un ciel de plomb d'où viendront à la fois la dévastation du néant et l'espoir rédempteur. Deux hommes de la campagne (Demester et Blondel), amoureux d'une même jeune fille (Barbe), sont appelés sous les drapeaux pour aller se battre en terre moyen-orientale dans une guerre non identifiée qui entre néanmoins très vite en résonance avec notre actualité immédiate. S'immerger la peur aux tripes dans cet enfer de feu et de sang, c'est bien sûr plonger dans la barbarie et la déréliction, mais c'est aussi assister au dérèglement d'une confraternité illusoire et au triomphe de l'instinct, complice de toutes les ignominies. Abandonné au combat, l'un mourra, l'autre pas. Mais verra le temps de regagner les Flandres, là où, entre-temps, Barbe enceinte et malade des nerfs aura connu la blancheur foudroyante de l'asile. Fourbus, harassés, les corps connaîtront finalement un apaisement dans l'arrachement provisoire à cette « paix terrible des âmes refusées, cette forme la moins humaine du désespoir » évoqué par Bernanos dans son *Journal d'un curé de campagne*. Le murmure d'un « je t'aime » proféré par Demester, l'homme de peu de mots, qui rappelle le « quel chemin il m'a fallu parcourir pour arriver jusqu'à toi » entendu chez Bresson (*Pickpocket*), clôt cette som-



bre odyssée au cœur de l'énigme de notre humaine condition.

Composé comme un triptyque aux tonalités disparates qui s'entrechoquent, *Flandres* transfigure le réel. Aux espaces boueux, saturés de pluie et criblés de neige, où les corps s'accouplent sous les arbres dénudés comme des âmes mortes, où la rivalité amoureuse sourd et crépite sous la braise, succède bientôt le paysage de feu d'un désert minéral propice au dévouement guerrier d'un conflit abstrait, archétypal, chargé de toute une mémoire cinématographique (*Full Metal Jacket* est, bien sûr, la référence incontournable). Ce lieu de toutes les révélations, chauffé à blanc et soumis à la spirale d'une violence sans fin, pourrait bien cacher la véritable quête de Demester : l'affirmation virile d'un corps mortifère (la première séquence), gangréné par la haine de soi, qui doit passer par la rage et l'abjection (le viol, le massacre d'une famille) pour retrouver la lumière et déposer les armes devant le mystère du « continent noir » féminin (l'avancée dans les tranchées derrière le soldat africain se raccorde mentalement à la fuite ultime de Demester s'extirpant du borbier de la guerre avant le retour à la femme en fin de film). Pour Bruno Dumont, c'est par le montage que la vérité du film prend corps. Brisant la structure du triptyque, obéissant au langage de l'inconscient, les allers-retours entre la terre immémoriale et le désert tellurique lient par la fulgurance du raccord deux espa-

ces géographiques qui sont en fait soumis aux mêmes principes de vie et de mort. Massacre des enfants arabes, grossesse de Barbe, émasculatation du soldat, maladie et folie de la jeune fille : aucune paix pour les corps, partout une humanité en proie à une fatalité aveugle. Subsiste néanmoins le lien au sacré, la rencontre de l'éternel et du temporel. Point de vue de Dieu sur la cour de la ferme, plans subséquents : Barbe sur la pointe des pieds en appelle au mystère de la force divine. Elle s'ouvre à la grâce et le pardon descend sur elle, comme une prière exaucée.

Comme dans ses précédents films, Bruno Dumont fouille les abîmes de nos vies intérieures tout en explorant avec opiniâtreté la question du mal et du rachat. Mais avec *Flandres*, le cinéaste affirme plus que jamais jusqu'à l'abstraction l'ascèse de son art en gommant toutes les impuretés et tous les artifices de la représentation pour accéder à une forme d'évanouissement plastique pleinement maîtrisée. Par la puissance du cadre, l'image atteint ici littéralement une transparence vertigineuse, nimbée d'un mysticisme qui embrasse le haut et le bas, le matériel et l'immatériel. C'est ce rayonnement secret au service d'une pensée inquiète, à la mesure de l'homme, qui fait tout le prix et la grandeur de ce cinéma. **27**

France, 2006. Ré. et scé. : Bruno Dumont. Ph. : Yves Cape. Mont. : Guy Lecorne. Son : Emmanuel Croset. Philippe Lecœur. Int. : Adelaïde Leroux, Samuel Boidin, Henri Creteil. 91 minutes. Couleur. Dist. : FunFilm.